

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1906)
Heft: 29

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Honneur pour Honneur
Autor: Stéphane, Marie
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256208>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Le Couver-Plat

L'épithète, de Couver-Plat, a été pendant de longues années très en usage dans la bonne ville de Porrentruy. Ce mot doit son origine à un fait historique au temps où notre petite patrie jurassienne subissait le joug détesté de la domination française.

Parmi les adversaires passionnés du régime de nos anciens princes, figure aux premiers rangs l'abbé Lhémann. Messire Antoine Lhémann avait 45 ans au début de la révolution qui emporta l'antique évêché de Bâle. Il joua, comme on le sait, un triste rôle à cette époque si bouleversée. Issu d'une famille d'origine alsacienne, mais devenue bourgeoise de Porrentruy. Antoine Lhémann, qui était l'aîné, avait pour frère le perruquier Germain qui l'avait mis en relation avec les officiers de la Cour dont il soignait les perruques et la barbe. Ce perruquier avait peu d'instruction, mais de l'esprit, de l'activité qui en firent bientôt un ardent Jacobin et un des premiers patriotes qui tramèrent le renversement du régime princier.

Son frère, l'abbé Antoine, était d'une stature peu avantageuse. Nicol, dans ses mémoires, en trace le portrait : « Sa taille, dit-il, est d'environ quatre pieds, il a le visage long et la tête chauve, de grands yeux et il est bossu ». Nicol le dépeint aussi du côté moral, mais avec des expressions tellement énergiques qu'il nous est impossible de les reproduire dans ce récit. (1) Quoique disgracié au physique, l'abbé Lhémann avait un esprit vif et pénétrant et une grande

fermeté de caractère. Il était ambitieux, souple insinuant, très-inflaté de lui-même. Il mettait volontier ses talents en évidence et il avait réussi, à force de se remuer, par attirer l'attention de sa chétive personne.

Son ambition était sans borne. Dans un voyage qu'il dut faire à Vienne, au moment de la visite du pape Pie VI, à l'empereur Joseph II, il sollicita et obtint du St-Père le titre de missionnaire apostolique. De retour à Porrentruy, afflué de cet honneur, il voulut donner des missions, mais tous les curés lui fermèrent les portes de leurs églises. Il obtint, grâce à ses roueries, une stalle au Chapitre de St-Michel, à Porrentruy, malgré l'opposition du prince-évêque, Joseph de Roggenbach. Il prêcha à St Pierre. Il recherchait les effets d'éloquence les plus bizarres. Sa gesticulation excentrique et les effets théâtraux qu'il affectionnait en chaire, étaient tels que les dames de Porrentruy l'appelaient « l'Arlequin du bon Dieu ». Lhémann en fut profondément froissé et humilié. Lorsque l'Evêché fut réuni à la France et érigé en département du Mont-Terrible, Lhémann fut député à Paris, puis, avec le fameux Gobel, il déposa, à la barre de la Convention, ses titres de prêtre et fut un des plus ardents adversaires de la religion dont il avait été un des ministres à Porrentruy.

A la Convention comme député de Roche-d'Or, il demanda l'abolition du culte catholique, l'asservissement de sa patrie et le règne du culte de la raison. En 1797 il sortait du Conseil des Cinq Cents, à Paris, ensuite d'élimination par le sort. Il rentra à Porrentruy, comme directeur du Mont-Terrible. A Paris il obtint pour sa ville le maintien de l'Ecole Centrale dont-il devint professeur. En 1799 Lhémann

s'occupa activement de la création du jardin botanique. Cependant on n'avait pas publié son ancienne vocation. On l'appelait toujours l'arlequin du bon Dieu. Coiffé d'un bonnet phrygien, avec une longue queue de renard en bas le dos, il était l'objet des moqueries des bourgeois. Les enfants le poursuivaient dans les rues et lui criaient : « hé, Monsieur l'abbé où est votre chapeau, quel drôle de coiffure vous avez là sur votre tête ? Est-ce le signe de votre titre de missionnaire que le pape vous a donné ? »

Lhémann, fatigué de ces insultes, réussit, un jour par attraper un des gamins et lui dit, en le souffletant d'importance : « ce que j'ai sur la tête est un couver-chef, ce que tu as sur la tienne est un *couver-plat* ». Le mot est passé en proverbe, pour signifier que l'insulteur était un niais.

A. D.

La Mort du Médecin

Mes vacances s'écoulaient chaque année dans un bourg de la Bretagne où mon père exerçait la médecine. Sa réputation de médecin expérimenté, répandue à travers la contrée, lui avait octroyé une clientèle nombreuse et un surcroît de fatigues.

Un soir de septembre, il s'était couché plus harassé que de coutume, en donnant ordre au domestique de circonvenir adroitement les gens pouvant réclamer ses soins, par l'assurance formelle de sa visite dès le lendemain matin.

Chantal, elle les refoula vaillamment, et penchant sa tête blonde sur l'épaule de son père, elle pria encore :

— De grâce, ne l'accusez pas, même dans votre pensée, mon père. Ce n'est pas, ce ne peut pas être lui.

M. de Verneuil mit un baiser sur les yeux suppliants de son enfant.

— Je n'accuse pas avant d'avoir interrogé, dit-il. Crois donc que je ne serai pas moins heureux que toi de constater la parfaite innocence de Lenorcy.

Chantal se redressa fièrement.

— L'interroger?... Interroger Gauthier?... fit-elle avec effroi, non, mon père, non, je vous en supplie, ne faites pas cela ! Ce simple doute exprimé par vous serait pour lui une si grave injure.

— Il est indispensable que la lumière se fasse sur cette affaire, mon enfant.

— Je le comprends, mais pas de cette façon toutefois ! Les preuves ne signifient rien dans ce cas-ci, du reste. Malheureuse que je

ments ne réussissaient pas à faire naître un doute.

— Hélas ! non ! si ce n'était cette fleur et ce mouchoir trouvés ici, je ne pourrais faire aucune supposition.

— Mais n'en faites pas de ce genre, je vous en supplie, mon père. Ce ne peut pas être qui vous croyez.

— Lenorcy est entré ici ! voilà ce qui est évident, indéniable, cependant !

— Il y a là une énigme certainement. Gauthier est sans doute l'objet d'une infâme machination. Je reconnais que les apparences sont contre lui ; quant à croire qu'il est un voleur, lui ?... Oh ! jamais ! jamais !

— Tu ne peux pas comprendre ce que j'ai souffert depuis ce matin, enfant ! fit le banquier dont le doute fléchissait aux accents convaincus de sa fille. J'ai aimé ce garçon presque à l'égal de l'un d'entre vous, poursuivit-il, j'avais autant de confiance en lui qu'en moi-même.

Des sanglots montaient à la gorge de

Feuilleton du Pays du dimanche 27

Honneur pour Honneur

par Marie Stéphane.

La soustraction n'a point été faite par un professionnel d'escroquerie, cela est clair. Le voleur a dû entendre du bruit, il a craint sans doute d'être pris sur le fait ; dérangé pendant son opération, il a dû fuir précipitamment sans prendre le temps de rien remettre en place, car j'ai trouvé les choses dans l'état où tu les vois, la porte de la pièce entr'ouverte, les clefs dans le coffre, les tiroirs saccagés, un siège renversé.... Il n'a pas même eu la précaution d'éteindre la bougie en sortant.

— Tout cela, malheureusement, ne met pas sur la trace du voleur ! dit la jeune fille dans la pensée de laquelle tous ces argu-

Nous commençons à dormir, l'orsqu'un rude carillon de sonnette rouvrit nos yeux. Aussitôt nous entendîmes le domestique parler lentement avec un paysan.

— Va-t-il nous « ficher la paix », ce *pet de loup* entêté ?... bougeonna mon père.

Déjà le domestique heurtait la porte de notre chambre et appelait :

— Docteur ?...

— Qu'est-ce encore ?...

— Un cas urgent. Un homme a le crâne fendu à la ferme de la Musse.

— Et bien !... J'irai demain matin !...

— Docteur, le frère de la victime ne veut pas sortir, sans l'assurance de votre venue immédiate... Il vous supplie...

— Il m'embête... Dites-lui que je pars à l'instant...

— Je l'accompagne, affirmais-je en sautant du lit. J'avais onze ans et malgré ma jeunesse, mon père avait pris l'habitude de m'emmener fréquemment. Il faisait cependant exception pour les courses nocturnes préjudiciables à ma santé. Cette fois, j'eus raison de son habituel refus et vainquis la faible opposition qu'il me présenta,

Nous nous habillâmes rapidement, mon père prit sa trousse et un gros bâton de buis à usage de canne. Je m'emparai d'une lanterne qui devait éclairer notre marche, et le domestique déchaina Sultan, un chien de Terre-Neuve, dont les aboiements sonores et les joyeuses gambades escortèrent notre départ.

Nous traversâmes le bourg silencieux et quasiment obscur. Quelques étoiles clignotaient dans le ciel moutonneux où brillait un mince quartier de lune. La journée avait été orageuse et la nuit laissait tomber une fraîcheur bénéficiante. A notre approche des chats s'enfuyaient en rasant les murailles et des chauves-souris apeurées voletaient lourdement. Dans les haies des jardins, les crapauds en chasse poussaient leur cri monocorde. Un beuglement partait d'une étable et le silence reprenait derrière nous.

En passant devant la demeure presbytérale, la dernière du bourg, le ulement sinistre de la chouette s'éleva moqueur, satanique.

Un frisson de frayeur m'inonda le corps. Les paysans superstitieux voyaient dans cet oiseau maléfique un présage de mort. Je n'y croyais point, mais ce chuintement lugubre

suis ! j'ai moi-même engagé Gauthier à traverser le jardin pour gagner quelques minutes. Sans moi, il n'y eût peut-être pas songé. Il a dû perdre ces objets au sortir des salons, et celui qui les a trouvés s'en est servi pour se mettre à l'abri de toutes poursuites en dirigeant les soupçons sur un innocent.

— C'est possible, je ne demande pas mieux qu'à en acquérir la certitude. Je t'affirme que si Gauthier peut me jurer qu'il n'est pas entré ici ce matin, mes doutes se dissiperont entièrement. Laisse-moi seul maintenant, j'ai à travailler.

Docilement la jeune fille se leva et sortit. Elle s'éloignait brisée ; cependant la dernière parole du banquier la rassérénait un peu. Evidemment, il serait facile au jeune homme de se disculper en faisant le serment qu'on lui demanderait : il ne pouvait ce matin même être entré dans le bureau. Qui fût-il allé faire ? se disait-elle, tandis que son père la suivait du regard en murmurant :

— Je veux croire que cette petite a raison. Mon Dieu, mon Dieu ! comment connaître la vérité ?...

XI

Cette journée mortellement longue pour Chantal s'écoula enfin.

entendu dans la solitude exerçait une affolante impression.

Je me rapprochais de mon père, sans oser lui communiquer ma crainte et je retins Sultan par le collier.

Nous approchions de la lisière d'une forêt immense que traversait la route déclive en cet endroit. Des pins et des frênes bordaient la voie et la transformaient en avenue gigantesque. Nous nous enfonçâmes dans ce boyau noir. Afin de rassurer mon esprit hanté d'aventures, je me fis loquace et tapageur. J'agitais ma lanterne dont les rayons lumineux dansaient sur le sol, sautaient les fossés, grimpaient au tronc des arbres et mouraient dans l'obscurité ambiante.

En franchissant un pont de pierre jeté sur une rivière, Sultan flaira l'air et aboya violemment. J'employais toutes mes forces à le maintenir. Nous nous arrêtâmes pour écouter et perçûmes uniquement, le bruissement monotone de l'eau courante. Mon père se pencha sur le parapet du pont et projeta la lumière de ma lanterne vers les rives. Nous aperçûmes alors un mendiant incliné sur l'onde et lavant son linge.

Cette vision rapide accrut ma peur. Je me remémorais des récits de revenants et de laveuses étranges nettoyant des suaires, la nuit, sous les ponts. J'appréhendais l'apparition de fantômes surgissant d'entre les arbres, et mon imagination troublée vit dans les ramures des difformités bizarres, des apparences d'êtres, des monstres menaçants...

Après avoir longé plusieurs bas-chemins semés de fondrières, nous arrivâmes à la ferme de la Musse dépendante d'un vieux château du même nom.

Le fils du fermier avait reçu un coup de fourche sur le crâne à la suite d'une beuverie dégénérée en querelle. Mon père examina le blessé à la lueur d'une chandelle, détergea la blessure et pratiqua la suture des plaies.

Une bûche brûlait avec de courtes flammes dans l'âtre d'une vaste cheminée qu'entouraient les parents de la victime. Dans un coin, sous la lueur fumeuse et les crépitements d'un oribus, le père et la servante causaient à voix basse. Chacun glissait des regards vers le lit où gémissait le malade, puis hochait tristement la tête. Le pansement achevé, mon père se reposa un instant avant de repartir.

M^{me} de Verneuil, fatiguée de sa réception de la veille, n'avait paru que pour le repas du soir ; et encore s'était-elle retirée avant la fin du dîner en prétextant un impérieux besoin de repos.

Connaissant la nature impressionnable de sa femme et la voyant depuis longtemps souffrante, le banquier n'avait pas jugé à propos de la mettre au courant de ce qui s'était passé, se réservant de le lui apprendre, s'il était nécessaire, à un moment opportun.

Retiré dans le petit salon où, presque chaque soir, lorsque Gauthier était libre, il venait de faire une partie de whist ou d'écarté avec lui, M. de Verneuil attendait non moins fiévreusement que sa fille, l'heure habituelle à laquelle arrivait l'officier.

— Lenorcy l'a-t-il dit s'il viendrait ce soir, Chantal ?... demanda-t-il brusquement, en secouant la cendre de son cigare.

— Non, mais il ne m'a pas dit non plus qu'il ne viendrait pas.

La jeune fille jeta dans sa corbeille à ouvrage la broderie qu'elle tenait entre les mains. Et se levant, elle fit quelques pas vers la fenêtre dont elle souleva la draperie, cherchant rêveusement à percer l'ombre du parc, comme si elle eût dû voir surgir tout

On nous apporta deux *bolées* de cidre et je mangeai une galette de sarrasin.

Au moment de reprendre notre route, le fermier nous accompagna au-dehors en s'informant de l'état de son fils.

— Très grave, dit mon père, je reviendrai le voir avant vingt-quatre heures.

Un grondement lointain nous fit observer le ciel. Des montagnes de nuages livides fuyaient au-dessus de nos têtes. Le vent commençait à siffler dans la forêt et la nuit s'épaississait.

— Voilà un orage qui se prépare, annonça le fermier, si vous attendiez docteur ?...

— Inutile, déclara mon père, nous aurons le temps de rentrer en prenant à travers la forêt.

— Vous vous perdrez dans ce noir du diable !...

— Ne craignez rien, conclua mon père, et bonsoir !...

Je regrettais mon lit et me promettais bien de ne plus sortir nuitamment.

Nous primes un sentier anfractueux où nous avançâmes avec circonspection à la file indienne. Mon père ouvrait la marche et Sultan me suivait. Nos pas résonnaient sur la terre sèche, nous butions contre des cailloux et des racines, nous glissions sur des tapis de mousse et de brindilles de pins, nous foulions des pullulations de plantes adventices. Les branches écartées nous cinglaient et des touffes épineuses piquaient nos jambes. Les cimes des arbres se balançaient en mugissant, les buissons et les halliers frémissaient, des bruits indéfinis, innombrables et mystérieux venaient des profondeurs de la forêt vibrante. Un épais dôme de verdure nous voilait le ciel, nous enveloppait, nous emprisonnait davantage sur la terre, nous jetait dans un gouffre, dont il me semblait que nous n'allions plus pouvoir sortir. Mon esprit nous transformait en parias, en esclaves, en Ahasvérus, chassés par la fatalité vers des lieux toujours inclements.

Par quelques éclaircies, le vent s'engouffrait plus impétueusement sous les arbres, passait en trombes, en tourbillons violents qui nous roulaient, nous poussaient secouaient nos vêtements, nous houspillaient et menaçaient de nous flanquer par terre. Des branchages se cassaient avec de forts craquements et tombaient autour de nous. Des bandes de corbeaux s'enfuyaient en croassant ; tous les êtres

à coup au détour d'un bosquet une silhouette aimée.

Le ciel était noir, mais la lune jusqu'ici voilée par les nuages se dégagea soudain, sa lumière argentée glissa du sommet des hautes branches au pied des massifs de verdure, adoucissant la pourpre des géraniums dont les couleurs éclatantes mettaient de larges taches sur le velours vert-de-gris des gazons. Le regard de Chantal rencontra la girouette en zinc doré qui surmontait la toiture des bureaux, et brusquement ramenée par cet inconscient et muet témoin au souvenir de ce qui s'était passé la nuit précédente et à la conséquence épouvantable qui en ressortait, elle laissa vivement retomber le rideau qu'elle tenait soulevé. Puis revenant près de son père :

— Vous plaît-il que nous fassions une partie d'écarté ? demanda-t-elle. Après tout, Gauthier a fait ce matin une marche fatigante et il ne s'est pas couché la nuit dernière, il est peu probable qu'il vienne ce soir.

— Son absence pourrait bien avoir une autre raison ! pensa le banquier..

(A suivre).

cherchaient un refuge contre les brutalités de la nature en furie. Je ne m'étais jamais senti si isolé, si irrémédiablement perdu, si dénué de tout secours. — malgré la présence de mon père. — que dans cette nuit perturbée, dans cette solitude, où moi, aussi intime qu'un animalcule, j'étais abandonné au caprice des éléments cosmiques.

La pluie crépita sur les feuillages comme nous débouchions dans une cépée. Mon père me signalait une hutte abandonnée par des charbonniers, quand la rafale faucha l'espace, dominatrice, furieuse, cyclonale...

A peine eûmes-nous le temps de nous arc-bouter contre un arbre. Les arbrisseaux flexibles se courbèrent, un sapin cassé par la moitié s'abîma avec fracas, des débris de toutes sortes furent arrachés, enlevés et projetés à une grande distance. Un bruit énorme résonnait dans les futaies, pareil au hurvari des vagues se ruant vers les falaises. C'étaient des sifflements aigus et prolongés, des roulements de timbales, des trémolos, des sons cuivreux et persistants, des halètements de fifres et de hautbois, des accords infernaux, toutes les tessitures et toutes les résonnances d'un orgue fabuleux possédé par les furies.

Enfin la tourmente s'apaisa, et nous constatames avec stupeur l'impossibilité de rallumer notre lumière éteinte.

Mon courage s'effondrait et j'avais envie de pleurer. Mon père ne voulait point me laisser deviner son inquiétude et affectait une joyuseté factice.

Nous gagnâmes à tâtons la hutte aperçue avant la bourrasque. C'était une cabane conique formée de troncs d'arbres recouverts d'un amalgame de terre, de feuillages, de brouilles et pouvant abriter trois personnes.

Subitement, des cataractes d'eau s'abattirent et ruisselèrent en nappes torrentueuses. Je me blottis près de mon père.

— Comment!... tu as peur, me dit-il, toi, un passionné d'histoires aventureuses, un admirateur des Robinson, des Corcoran, des don Quichotte et des Gil Blas; ne serais-tu qu'un brave imaginaire?...

Cette apostrophe galvanisa ma vaillance.

Je m'assis sur une pierre et attendis. Des odeurs mêlées flottaient dans cette cahute, l'exhalaison carbonique des feuilles mortes s'unissait au souffle ammoniacal des terreaux, et par l'entrée arrivait l'acre émanation de la terre mouillée.

La pluie diminua d'intensité et mon père voulut sortir pour s'orienter. Je me cramponnai à lui désespérément et l'adjurais de ne pas me laisser seul.

— Sois donc raisonnable, ajouta-t-il, nous ne pouvons demeurer ici jusqu'au jour. Je connais un sentier très proche qui nous amènerait sur la route, je vais essayer de le trouver et reviendrai te prendre...

Mon père m'embrassa et disparut lentement.

J'entourais de mes bras le cou de Sultan et fermais les yeux pour cacher à mon âme éperdue le voile funèbre de la nuit.

J'écoutais sans rien entendre et le temps passa en m'inoculant une angoisse progressive.

Des gouttelettes d'eau filtraient à travers la rudimentaire toiture de mon abri et me trempaient. Des stridulations d'insectes éclataient, régulières et tristes, comme de pauvres cris de bêtes souffrantes.

Tout à coup, Sultan, d'un bond formidable, s'échappa de mon étreinte et s'élança dans les ténèbres. Une peur irrépressible m'immobilisa.

Puis, je criais avec énergie : Père ! Père !

Je crus entendre des milliers de voix furieuses me répondre de tous les coins de la forêt, des appels succédaient à mes appels, des galo-

pades fougueuses, des plaintes et des râles insolites troublaient mon cerveau.

Des formes indéterminées se penchaient vers moi par l'ouverture de la cabane et ma gorge contractée d'épouvante balbutiait instinctivement : « Qui est là ?... » Et ces formes surnaturelles sombraient dans l'obscurité.

Dans ma détresse, je tendais mes mains, j'implorais, je sanglotais, j'appelais, j'aurais appelé jusqu'à l'extinction de toute ma vitalité : — Père!... Père!...

La seule réponse fut un hurlement lugubre, prolongé, qui m'entra dans le corps, me glaça le sang, paralysa mes membres. La terreur me rendait muet... Je reconnaissais la voix de Sultan... Ses hurlements se succédèrent, plaintifs et tragiques... J'étais désespéré, inerte; j'émettais des sons rauques, sans portée, et mes jambes flageolaient. Un chaos de sensations tourbillonnait dans mon être hypéresthésié, les phénomènes volitifs étaient en moi, annihilés, mes yeux n'avaient plus de larmes, je m'abîmais dans une prostration absolue.

Bientôt mes genoux fléchirent et je m'affalais brisé de fatigue, anéanti...

Je me réveillais sous les caresses de Sultan qui me léchait la figure. Il poussait de petits gémissements et s'éloignait en me regardant... La nature imperturbable resplendissait dans la clarté diurne... Je revécus instantanément le drame de la nuit et pensais à mon père. Pourquoi m'avait-il délaissé ?... Je me levai péniblement et suivis Sultan. Le chien marcha en avant, traversa quelques taillis et s'arrêta près d'un large et profond fossé, sorte de saut de loup, dernier vestige d'une époque féodale... Je m'approchai et reçus une si violente commotion du spectacle offert à ma vue que je perdis connaissance et tombai à la renverse.

J'avais aperçu au fond de la tranchée mon père replié sur lui-même, la poitrine traversée par un pal acéré, les bras et les jambes pendants, mort atrocement dans la tourmente assassine...

EDOUARD GANCHE.



Les Sports

Dans notre siècle de vitesse, de découvertes et d'inventions nouvelles, de recordmanie à outrance, il semble curieux de faire une comparaison entre la vitesse des différents moyens de locomotion en usage et surtout de leurs records de l'heure qui ont été enregistrés en ces derniers temps.

L'honneur de figurer en tête d'une semblable liste reviendrait sûrement au fameux train électrique construit en Allemagne et qui a atteint la vitesse fantastique de 209 kilomètres à l'heure, si les expériences en cours avaient eu lieu sur une distance suffisamment longue pour permettre d'avoir des bases sérieuses et exemptes de toute controverse; en leur absence, c'est à la locomotion nouvelle, véritable démon de la vitesse, l'automobile, que revient la première place dans le palmarès des transports modernes.

Les points de comparaison très exacts manquent pourtant, le record de l'heure automobile ne pouvant, pour les causes les plus multiples, être établi de façon exacte, et c'est seulement sur les temps officiels de la première étape de la course Paris-Madrid, course la plus vite qui ait jamais été courue, que l'on peut fixer ses idées.

Sur Paris-Bordeaux, soit une distance de 552 kilomètres, Gabriel, sur une voiture de course, d'une force de 90 chevaux, a mis 5 h. 13 m. 31 s. pour effectuer le parcours, ce qui

représente une allure moyenne d'environ 105 Km.. 790 m. à l'heure.

L'étape Paris-Poitiers, 316 kilomètres, fut même couverte à l'allure de 119 kilomètres à l'heure, ce qui permet de supposer que la vitesse du vainqueur a dû dépasser par instant 140 kilomètres.

Puis vient ensuite, arrivant bon second, le chemin de fer, et c'est la compagnie du Nord qui occupe cette place avec le rapide de Calais, le train le plus vite du monde entier, sans en excepter l'Amérique et l'Angleterre. Ce train met 1 h. 20 pour parcourir les 130 kilomètres qui séparent Amiens de la gare du Nord, ce qui fait une moyenne de 98 Km. 850 à l'heure, atteignant par instants, en palier, la jolie vitesse horaire de 115 kilomètres.

La troisième place est occupée, chose presque incroyable, par le cycliste, il est vrai de dire derrière entraîneurs automobiles, des motocyclettes en l'espèce, qui ont facilité la marche en lui enlevant tout ou majeure partie de la résistance de l'air, le seul écueil sérieux que peut rencontrer un recordman dans sa rapide randonnée. C'est Tommy Hall, un excellent coureur de fond anglais, qui est l'heureux possesseur de ce record qu'il a porté cette année à la distance magnifique de 87 kilomètres 393 mètres.

La légère et rapide motocyclette n'arrive qu'en quatrième rang, le seul record constaté officiellement étant celui de Lafranchi, 72 Km. 290, sur une petite motocyclette d'un quart de litre de cylindrée, ce qui représente à peine 2 chevaux de force, et pesant moins de 50 kilogs.

Il est bien certain que l'engin de Fournier, pour ne citer que celui-là, et qui est une motocyclette de course, du poids de 180 kilogs, munie d'un moteur à 4 cylindres accouplés développant environ 22 chevaux de force, est capable d'atteindre et même de dépasser 100 kilomètres à l'heure; malheureusement, des essais pour ce genre de machines n'ont jamais dépassé plus de 20 kilomètres et les données les plus exactes sont basées sur 10 kilomètres parcourus en près de 6 minutes, soit à environ 100 kilomètres à l'heure.

Et c'est un bateau à vapeur, « le Century », un destroyer de la marine anglaise, muni d'une machine à turbines, qui occupe la 5^e place, après avoir parcouru, dans ses essais de vitesse et par un temps des plus calmes et des plus favorables, la distance de 36 milles marins à l'heure, soit 66 kilomètres 672 mètres.



Travaux du mois d'août

Apiculture. — Achever la récolte du miel. Le meilleur est fourni par la famille des labiées, des tilleuls et résédas. Le sainfoin, la luzerne, les trèfles le donnent très blanc mais d'un arôme moins délicat. Les bruyères, le sarrasin le fournissent coloré, avec une odeur particulière.

Agriculture. — Après la rentrée des céréales, exécuter les labours de nettoie-ment et la préparation des terres en vue des semailles d'automne. — S'il y a eu égrainage des céréales par suite de l'excès de maturité du grain, il faut en tirer parti, donner un labour léger et un hersage, le grain se développera et on disposera ainsi d'une sorte de pâturage pour les bête à laine. — Construction des meules : choisir un emplacement un peu exhaussé, bien sain; planter un piquet au milieu et, avec un cordeau, le cordeau doit avoir autant de mètres